

En ce printemps 2023, par un beau jour de juin, les organisateurs de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes, nous ont permis de vivre une très belle remontée dans le temps, en nous faisant, lors d'une sortie mensuelle, découvrir l'abbaye du Thoronet, le village des Arcs sur Argens et la chapelle Sainte Roseline. La splendeur des lieux visités nous a émerveillés au point d'imaginer redonner vie au passé.

C'est ainsi, que délégués par le prieur pour examiner la qualité de l'extraction des pierres d'une carrière alentour, Conrad et Lancelin retrouvent, aux heures chaudes, l'abbaye du Thoronet qu'ils avaient quittée dès l'aube. Avant de rejoindre les bâtiments conventuels et de se replonger dans la vie communautaire, ils s'assoient un instant sur un muret, à l'ombre d'un chêne, pour admirer l'étonnante simplicité de la façade du sanctuaire construit à la gloire de Dieu. En cette fin du XII<sup>e</sup> siècle, aucun ornement, aucune sculpture, ne décore ostensiblement une église cistercienne. La mystique est centrée sur l'intériorisation et, dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, les premières abbayes ont été conçues sur le modèle de l'abbaye de Cîteaux datant de 1098. Au Thoronet, l'une des trois abbayes cisterciennes provençales avec Sénanque et Silvacane, les couleurs des pierres calcaires blanches, grises, roses et miel suffisent, au cours du jour, à illuminer les murs extérieurs, dont la pose de l'appareillage à joints fins harmonise le parement. Il n'existe pas de porte centrale et monumentale pour entrer dans le sanctuaire. Ce lieu n'est pas destiné aux fidèles. Seul un dépositaire construit dans le mur sud de l'église peut, par dispense papale, accueillir les corps de tous les défunts avant leur inhumation. En revanche deux portes latérales, coiffées de fenêtres, permettent de pénétrer dans l'église. L'une est utilisée par le moine Conrad, l'autre par Lancelin, frère convers laïque, non soumis à la règle de saint Benoît. Enfin d'étroites baies centrales de taille modeste, surmontées d'un oculus, laissent entrer la lumière filtrée par des panneaux de grisaille.

Quittant Lancelin chargé de nombreuses tâches matérielles, Conrad se retire à l'intérieur de l'église, pour un temps de prière, à l'ombre des trois travées de la nef flanquées de bas-côtés. Adossé contre un pilier latéral il médite, mais levant la tête, admire ébloui la voûte en berceau, légèrement brisée dont les arcs reposent sur des demi-colonnes engagées. De cet environnement architectural, jaillit une source d'envoûtement sonore. Cette voûte, croisant le transept, conduit son regard jusqu'au chœur. Moine bâtisseur, Conrad est particulièrement fier de la réalisation de l'abside à laquelle il a participé : semi-circulaire, voûtée en cul de four, tournée vers l'Est donc vers le soleil levant, symbole de Résurrection, elle est percée de trois baies. Celles-ci symbolisent La Trinité et laissent filtrer, au cours des heures, lumière, ombre et pénombre. En son centre trône un autel qui traversera les siècles car sobre bâti de pierre sur lequel repose une grande dalle. Conrad sait que l'ajout d'une abside est fort rare dans les constructions cisterciennes : la plupart des églises se contentant d'un chevet à fond plat. Son monastère innove. À ce propos, lui revient un échange, lors de la dernière réunion du chapitre, où Foulques, maître d'œuvre, avait glosé sur l'évolution possible de voûtes qui, prophétisait-il, en s'amincissant et en se croisant d'ogives, s'élèveraient davantage vers les cieux. Conrad doutait du maintien des murs de façade qui auraient alors été percés d'immenses fenêtres.

Pour rejoindre le réfectoire où les moines, attentifs à des lectures saintes déjeunent en silence, Conrad pénètre dans le cloître, lieu de passage pour tous les membres de la communauté. Il en aime la forme trapézoïdale et les quelques marches qui rattrapent le dénivelé de terrain sur lequel il est construit. Mais surtout, déambulant dans les galeries à voûte en berceau à peine brisé, il est sensible au rythme des baies géminées, percées dans l'épaisseur des murs surmontés d'un oculus ouvrant sur le jardin clos. L'architecture du cloître, à la fois trapue, austère et dépouillée, lui procure une véritable plénitude et il apprécie, sur un banc de pierre, venir y lire paisiblement.

Conrad aime aussi se rendre dans la salle du chapitre. Chaque matin, installés sur des gradins, les moines se réunissent autour de l'abbé pour entendre un chapitre de la règle de saint Benoît, pouvant aussi donner leur avis sur des sujets communautaires. Lancelin et les frères convers, rassemblés dans le cloître, écoutent certaines délibérations sans avoir droit au chapitre. L'expression fera long feu. L'architecture de la salle capitulaire enchante Conrad, intéressé par l'originalité et la modernité des voûtes sur croisée d'ogives, reposant sur des colonnes aux chapiteaux décorés de pomme de pin, fleurs ou épis de blé aux symbolismes multiples.

Après vêpres Conrad, rejoint Lancelin chargé du bon fonctionnement des canalisations du lavabo où les moines font leurs ablutions avant chaque repas. La fontaine est abritée sous un élégant pavillon hexagonal, couvert d'une voûte à six branches d'ogives de profil carré. Situé à l'intérieur du jardin clos, face au réfectoire, il communique avec la galerie nord du cloître par de grandes baies. L'eau provient d'une source proche. Conrad ne se lasse pas de ce lieu charmant.

Plus tard tinte la cloche. Elle rappelle la communauté autour de l'abbé. Conrad et Lancelin connaissent l'histoire du clocher, qu'il a fallu construire très bas pour ne pas outrepasser les tolérances de l'ordre répugnant à son érection. Celui du Thoronet, à la croisée du transept, se présente comme un clocher carré percé d'une baie en plein cintre sur chaque face. Mais Conrad sait bien qu'une flèche de pierre à quatre pans, ajourée de quatre lucarnes, sera bientôt autorisée. Cette tolérance sera le point d'orgue d'un bâti général déjà remarquable.

Une chaude nuit provençale étoilée tombe maintenant sur l'abbaye. Enivré par le chant des cigales, Conrad contemple le monastère et la si belle harmonie de son architecture. Humble mais satisfait, il rend grâce à Dieu.

Quelques siècles plus tard, en ce joli jour de juin, un groupe attentif de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes s'immerge dans la quintessence de l'art roman dans son expression la plus élevée. Pour certains ce sera une découverte qui deviendra immédiatement inoubliable. Pour d'autres, déjà conquis par ce lieu, c'est en tendant l'oreille que l'on peut entendre murmurer : « C'est toujours le même éblouissement ».

Un peu plus tard, Conrad et Lancelin ne nous accompagneront plus dans l'étonnante flânerie, parcourant le ravissant village des Arcs Sur Argens, bourg provençal érigé par Louis XIII en marquisat. Après avoir franchi la porte fortifiée de l'Horloge, et laissé le village actuel, on emprunte, dans le quartier du Parage, un dédale de ruelles et de calades. Elles conduisent aux ruines du château au donjon perché sur un piton rocheux. De là, une vue panoramique sur les toits et sur les vieilles bâtisses au riche passé médiéval, se prolonge au loin vers le massif des Maures et le rocher de Roquebrune, aux couleurs si chatoyantes que la comparaison avec celui de Gibraltar n'est pas même envisageable.

Et pour clore ce jour magique, quel étonnement que la visite de la chapelle Sainte Roseline blottie au milieu des vignes, abritant de nombreux chef-d'œuvre. On y découvre, enchanté par le miracle des roses, Roseline de Villeneuve (1263-1329) dont le corps, enduit de cire noire, repose dans une châsse de cristal. Un reliquaire très ouvragé du XIXe siècle, travail de l'orfèvre Armand-Calliat, contient ses yeux. On admire, dans le chœur, une imposante *Mise au tombeau*, œuvre baroque en bois sculpté du XVIIe siècle, puis on s'étonne d'un retable peint, *La Nativité*, du XVIe siècle, supposé de l'école de Nice et d'une prédelle attribuée aux frères Brea. Grâce au mécénat de Marguerite Maeght la chapelle s'est enrichie, au XXe siècle, d'œuvres

contemporaines, comme la mosaïque murale de plus de quatre mètres de Marc Chagall intitulée *Le repas des Anges*. Figurent aussi un lutrin, ainsi qu'un bas-relief en bronze, *Le miracle des roses*, de Diego Giacometti. C'est enfin avec une satisfaction certaine que l'on observe dans de nombreuses baies, les vitraux de Jean Bazaine ainsi que ceux de Raoul Ubac. Ils ont largement éclairé notre plaisir à déambuler dans ce lieu illuminant cette inoubliable journée.

Claudie Giauffer, Nice, le 1er Juillet 2023.

À lire :

**Les Pierres sauvages**

de Fernand Pouillon, Point.